

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'OMBRE DE MOLIÈRE

BRÉCOURT, GUILLAUME MARCOU-
REAU DE

Comédie — 1674

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PROLOGUE DE L'OMBRE DE MOLIERE.	5
L'OMBRE DE MOLIERE.	10

PROLOGUE DE L'OMBRE DE MOLIERE.

ORONTE, CLÉANTE

ORONTE

Point, vous dis-je ; c'est une raillerie qu'on a faite de moi.

CLÉANTE

Je vous dis que je suis sûr de la chose.

ORONTE

C'est quelqu'un qui a voulu se divertir à mes dépens, vous dis-je.

CLÉANTE

Ah ! Que vous êtes réservé !

ORONTE

Mais que vous êtes folâtre avec votre comédie ! C'est bien à moi à entre-⁵
prendre de ces ouvrages ? Non, non, Cléante, je me connais ; et si parmi
mes Amis je me laisse aller à produire quelque épigramme, quelque ma-
drigal, ou de semblables bagatelles, croyez que cela ne m'a point donné
assez bonne opinion de moi pour entreprendre un ouvrage que l'on
puisse appeler comédie. C'est un pas, à la vérité, que presque tous les

10

gens franchissent aisément ; et il semble qu'il suffise d'avoir fait à plusieurs reprises une certaine quantité de médiocres ou de méchants vers pour se donner avec beaucoup d'impunité le nom d'auteur ; et sous ce titre, on hasarde librement un assemblage de caractères bien ou mal fondés, d'incidents amenés à force, et de galimatias redoublés, que l'on baptise effrontément du nom de comédie. Voilà par où plusieurs honnêtes gens ont échoué dans le monde ; et sur leur exemple, je ne hasarderai point, mon cher Cléante, de perdre un peu d'estime que d'autres talents que la poésie m'ont acquise. Quand on peut faire quelque chose de mieux qu'une méchante pièce, on ne doit point travailler à cet ouvrage ; et quoi qu'on entreprenne, si l'on ne peut y réussir parfaitement, il vaudrait encore mieux ne rien faire du tout.

CLÉANTE

Je vous trouve admirable, Oronte, avec tous ces justes et beaux raisonnements ! Mais ce qui m'en plaît le plus, c'est de vous voir si bien condamner aux autres une démangeaison dont vous n'avez pu vous débattre. Oui, morbleu, je vous dis que vous avez fait une comédie.

ORONTE

Moi ?

CLÉANTE

Vous l'avez donnée à étudier déjà.

ORONTE

Encore ?

CLÉANTE

C'est une petite pièce en prose.

ORONTE

Bon.

CLÉANTE

Et les Comédiens qui la représenteront, sont cachés là-haut dans votre chambre, pour la répéter aujourd'hui. Là, rougissez à présent qu'on vous met le doigt sur la pièce. Hé ?

ORONTE

Comment avez-vous su cela ?

35

CLÉANTE

Ah ! Comment je l'ai su ? Que me donnerez-vous, et je vous le dirai ?

ORONTE

Hé, de grâce, dites-moi qui m'aurait pu trahir. C'est une chose que je n'ai confiée qu'à mon frère et à ma femme.

CLÉANTE

Socrate se repentit d'avoir dit son secret à la sienne : mais ce n'est point de la vôtre dont j'ai appris ceci ; et pour vous tirer d'inquiétude, sachez⁴⁰ que le hasard, et votre peu de soin, m'ont appris que vous aviez fait une comédie. Vous connaissez votre écriture apparemment, puisque je la connais aussi. Tenez. L'OMBRE DE MOLIERE, petite comédie en Prose. Eh ?

ORONTE

Ah Cléante ! je vous l'avoue, puisque vous le savez : je m'y suis laissé
aller ; il est vrai, vous tenez mon ouvrage ; c'est une petite pièce de ma
façon, et vous êtes trop de mes amis, pour ne pas vous le dire. 45

CLÉANTE

Ah ! Je vous suis trop obligé vraiment ; et vous m'avez confié ce secret
de trop bonne grâce, pour ne vous en pas témoigner ma reconnaissance.

ORONTE

Que vous êtes fou ! Donnez donc. C'est une bagatelle que je n'ai pas ju-
gé digne d'entrer dans votre confidence ; et pour vous le dire franche-
ment, c'est l'effet de quelques heures de mélancolie qui m'ont fait grif-
fonner ce petit ouvrage. Vous savez que j'estimais Molière ; et cette
pièce n'est autre chose qu'un monument de mon amitié que je consacre
à sa mémoire. La manière dont il paraît dans ma comédie, le représente 55
naturellement comme il était, c'est-à-dire comme le censeur de toutes
les choses déraisonnables, blâmant les sottises, l'ignorance, et les vices
de son siècle.

CLÉANTE

Il est vrai qu'il a heureusement joué toutes sortes de matières ; et son
théâtre nous a servi longtemps d'une divertissante et profitable école. 60

ORONTE

Il était dans son particulier, ce qu'il paraissait dans la morale de ses
pièces ; honnête, judicieux, humain, franc, généreux ; et même, malgré
ce qu'en ont cru quelques esprits mal faits, il tenait un si juste milieu
dans de certaines matières, qu'il s'éloignait aussi sagement de l'excès,
qu'il savait se garder d'une dangereuse médiocrité. Mais la chaleur de 65

notre ancienne amitié m'emporte, et je m'aperçois qu'insensiblement je ferais son panégyrique, au lieu de vous demander quartier ; j'ai plus besoin de grâce, que sa mémoire de louanges. C'est pourquoi, cher Cléante, je vous redemande ma pièce : mais puisque vous êtes ici, honorez-la de votre attention, et ne la regardez, je vous prie, que comme une chose que j'ai dédiée à la seule mémoire de mon ami.

CLÉANTE

Allez, Oronte, quelque chose que ce soit, le seul sentiment qui vous l'a fait entreprendre, vous doit assurer de la réussite de votre ouvrage ; et rien n'est plus honnête à vous, que de montrer au public avec quelle justice vous estimiez un si grand homme.

75

ORONTE

Ne me faites pas rougir davantage, Cléante ; et venez seulement donner votre avis sur notre répétition.

L'OMBRE DE MOLIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE

(Le théâtre s'ouvre par DEUX OMBRES, qui, en dansant, apportent chacune un morceau de tout ce qui peut former un tribunal ; et après l'avoir dressé, elles se disputent un balai pour nettoyer ce lieu, où Pluton se doit venir rendre bientôt.)

PREMIÈRE OMBRE

Donne, donne-moi ce balai.

DEUXIÈME OMBRE

Je n'en ferai rien, c'est à moi à balayer ici : Pluton y va venir, et je veux que tout soit net, et propre comme il faut.

80

PREMIÈRE OMBRE

Oui, mais je te dispute cet honneur ; cela m'appartient mieux qu'à toi.

DEUXIÈME OMBRE

Et par quelle raison ?

PREMIÈRE OMBRE

Par la raison que quand j'étais dans l'autre Monde, je me suis si bien acquitté de mon emploi, que je mérite bien en celui-ci l'honneur de l'exercer encore.

85

DEUXIÈME OMBRE

Et quel mérite avais-tu plus que moi en l'autre Monde ? N'étions-nous pas laquais tous deux ?

PREMIÈRE OMBRE

Oui, mais il y a laquais, et laquais.

DEUXIÈME OMBRE

Et qu'as-tu à me reprocher ? N'ai-je pas fidèlement servi tous les maîtres à qui j'ai été ?

90

PREMIÈRE OMBRE

Ai-je manqué en rien, moi, à tout ce que les miens m'ont commandé ? Et quand je servais, par exemple, cet illustre et fameux tailleur, m'a-t-on jamais vu lui friponner la moindre guenille des choses qu'il dérobaît ?

DEUXIÈME OMBRE

Et quand je servais, moi, mon petit grison de Procureur, m'a-t-on jamais vu abuser des secrets qu'il me confiait, ni révéler aucune des friponneries qu'il faisait à ses parties ?

95

PREMIÈRE OMBRE

M'a-t-on vu manquer jamais à la fidélité que j'ai due à une maîtresse coquette que je servais, ni avertir son mari que je portais tous les jours des billets-doux à ses galants ?

DEUXIÈME OMBRE

Et, durant les quatre années que j'ai servi ce fameux empirique, m'a-t-on jamais oui dire le moindre mot des poisons qu'il composait, et de toutes les vies qu'il vendait par ce moyen au plus offrant et dernier en-chérisseur ? 100

PREMIÈRE OMBRE

Tout beau ; le secret de faire mourir les gens a quelque rapport avec la médecine, et nous ne serions pas bien venus à enfilier ce discours. Nous 105
nous échapperions peut-être à parler contre les médecins en parlant des morts. Tu sais que ces messieurs sont un peu vindicatifs, et que depuis quelque temps surtout, nous en avons ici qui ne prêchent que la vengeance de ceux qui n'ont pas voulu mourir par leurs mains ; et s'il arrive que notre grand Pluton leur accorde quelque empire en ces lieux, 110
comme ils le prétendent, ils pourraient bien étendre leur colère jusques sur nous, pour n'avoir pas parlé d'eux avec tout le respect qu'ils attendent. C'est pourquoi nous ferons mieux de nous taire.

DEUXIÈME OMBRE

À propos, c'est donc pour ces Messieurs que la fête se fait, et que nous venons tout préparer ici ? 115

PREMIÈRE OMBRE

Je ne sais si c'est pour d'autres, ou pour eux ; mais je sais bien que Pluton s'y doit rendre bientôt pour juger une grande affaire. C'est pour-

quoi, si tu m'en crois, au lieu de quereller, et de disputer de nos avantages, nous prendrons chacun un balai, et nous nettoierons ensemble, pour avoir plus tôt fait. Aussi bien je vois trop d'ordures ici pour un seul balayeur. ¹²⁰

DEUXIÈME OMBRE

Tu as raison ; mais j'entends du bruit ; serait-ce déjà Pluton ?

PREMIÈRE OMBRE

Attends : Non, non ce n'est pas lui encore ; c'est Caron avec le génie du poète Doucet. Je crois qu'ils n'auront jamais fini leur querelle.

DEUXIÈME OMBRE

À qui en a Caron aussi, de tourmenter incessamment ce pauvre génie ? ¹²⁵

PREMIÈRE OMBRE

Il faut bien qu'il lui ait fait quelque chose.

SCÈNE II

Caron, Le Poète, Les Deux Ombres.

CARON

Que font là ces Coquins ? Allons, tout est-il net ?

PREMIÈRE OMBRE

Oui, Messieurs, et vous pouvez quereller ici fort proprement.

CARON

Quoi ! Tu ne me laisseras pas en repos ? Veux-tu te retirer ?

130

LE POÈTE

Hélas, Caron ! Hélas !

CARON *(le raillant sur le même ton)*

Hélas, Caron ! Hélas ! À qui diable en as-tu avec tes piteux hélas ?

LE POÈTE

Quoi ! Me laisser sécher ainsi dans les Champs-Élysées ! N'as-tu point quelque endroit à me mettre, et dois-je rester parmi les Ombres errantes ?

135

CARON

Et où veux-tu que je te fourre, malheureux Génie que tu es ? Veux-tu que je te mette parmi les poètes ? Cela est indigne de ton mérite. Que je t'aille nicher aussi parmi des héros ? Ma foi, tu les as un peu trop bien accommodés, pour croire qu'ils s'accoutumassent de toi.

LE POÈTE

Et quel outrage leur ai-je fait ?

140

CARON

Ce que tu leur as fait ? Ma foi, tu en as fait de forts jolis garçons ; et principalement les héros grecs ont grand sujet de se louer de toi. Tu les as si bien barbouillés, qu'ils n'ont plus besoin de masques de carnaval pour se déguiser.

LE POÈTE

Que tu fais le plaisant mal à propos !

145

CARON

Tu as raison, mais ce n'est que depuis que nous nous voyons. Ce faquin, sans me connaître, m'a si bien traduit en diseur de bons mots, que l'on me chante en l'autre Monde comme un opérateur grotesque, moi qui à force d'entendre des lamentations, dois être triste comme un bonnet de nuit sans coiffe. Hé bien, tenez, ne voilà-t-il pas encore ? Un Bonnet de nuit sans coiffe ! Depuis que je connais cet animal, je ne dis que des sottises. Il me prend envie de te mettre aux mains avec Virgile, il t'apprendra à me connaître.

150

LE POÈTE

Hélas, Caron ! Hélas !

CARON

Encore ? Ma foi, je te baillerais de ma rame sur les oreilles.

155

LE POÈTE

Peux-tu traiter avec tant de rigueur un génie qui a passé pour la douceur même ?

CARON

Hé tu n'étais que trop doux, mon enfant, et un peu de sel t'aurait fait grand bien. Mais je suis las de t'entendre ; nous avons bien d'autres affaires ; adieu, va te promener. Ne va pas gâter nos belles allées au moins, ni t'amuser à cueillir nos lauriers. Ce n'est pas viande pour tes oiseaux.

160

LE POÈTE

Où veux-tu donc que j'aïlle ?

CARON

Promène-toi sur l'égout ; et si la faim te prend, on te permet de manger quelques chardons pour te rafraîchir la bouche.

165

LE POÈTE

Hélas, car...

(Les Ombres chassent le poète avec le manche de leurs balais.)

CARON

Ah, le Bourreau ! Tu ne sortiras pas ? Allons, Balayeurs, faites votre charge ; voici Pluton ; et cet animal n'a que faire ici.

SCÈNE III

Pluton, Radamate, Minos, L'Envie, Caron.

PLUTON *(assis dans son Tribunal)*

Ça, il est donc question de rendre justice aujourd'hui. Fais venir l'Accusé, Caron ; et que l'Envie amène les complainants. Nous avons donc bien des affaires, Messieurs ?

170

RADAMANTE

Sans-doute, et il nous est arrivé aujourd'hui une Ombre qui nous va bien donner de la besogne.

MINOS

Ce ne sera pas une bagatelle que cette affaire-ci.

175

PLUTON

Comment ?

MINOS

Je vais vous instruire de tout, afin que vous n'ayez pas la peine tantôt d'interroger les parties. Il y avait autrefois là-haut un certain homme qui se mêlait d'écrire, à ce qu'on dit ; mais il s'était rendu si difficile, que rien ne lui semblait parfait. Il se mit d'abord à critiquer les façons de parler particulières ; ensuite il donna sur les habillements ; de là il attaqua les mœurs, et se mit inconsidérément à blâmer toutes les sottises du monde : il ne put jamais se résoudre à souffrir tous les abus qui s'y glissaient. Il dévoila le mystère de chaque chose, fit connaître publiquement quel intérêt faisait agir les hommes, et fit si bien enfin, que par les lumières qu'il en donnait, on commençait de bonne-foi à trouver presque toutes les choses de la vie un peu ridicules. Il n'y eut pas jusqu'à la médecine même qui n'eut part à sa censure ; et ce fut une des choses qu'il toucha le plus souvent, et sut si bien réussir en cette matière, que pour peu qu'il l'eut traitée encore, il y aurait eu lieu de craindre pour les médecins qu'ils n'eussent accompli pour une seconde fois quelque petit bannissement de six cents années.

180

185

190

PLUTON

Cela nous aurait fait grand tort.

MINOS

Et c'est son arrivée ici qui cause cette audience, qui sans doute ne sera pas sans difficulté. Chacun prétend avoir sujet de se plaindre de lui ; lui

195

prétend n'avoir offensé personne ; au contraire, de la manière dont il parle, il semble que tout le monde lui soit obligé, et même il en donne d'assez bonnes raisons, et voilà qui est embarrassant.

PLUTON

Tu l'as donc vu ?

MINOS

Je viens de l'entretenir il n'y a qu'un moment.

200

PLUTON

Où l'as-tu laissé ?

MINOS

Dans l'allée des Poètes, où il a trouvé l'esprit de Térence et de Plaute, avec qui il se divertit.

PLUTON

Il faudra entendre les raisons de chacun. Qu'on les fasse venir ; mais faites-les moi paraître sous les mêmes figures qu'ils avoient dans l'autre Monde, afin de les mieux discerner.

205

RADAMANTE

Voici déjà l'accusé que Caron vous amène.

PLUTON

Où sont les complaignants ?

MINOS

L'Envie les doit conduire ici.

SCÈNE IV

Molière, Caron, Pluton, Radam, Minos.

210

CARON

Je n'y puis plus tenir ; jamais il ne s'est vu tant d'Ombres en un jour ; et la porte va rompre si vous n'y donnez ordre.

TOUTES LES ÂMES

Caron...

CARON

Entendez-vous comme on m'appelle ? Dés qu'ils ont vu que je faisais entrer cette Ombre, ils ont pensé me dévorer.

215

TOUTES LES ÂMES

Caron...

CARON

On y va. Ordonnez donc ce que vous voulez que je laisse entrer.

TOUTES LES ÂMES

Caron...

PLUTON

Hé patience. Qui sont-ils tous ces gens là ?

CARON

Ce sont des précieuses, des bourgeoises, des marquis ridicules, des femmes savantes, des avarés, des hypocrites, des jaloux, des cocus, et des médecins.

220

PLUTON

En voilà trop pour un jour : qu'il n'en vienne qu'une partie.

CARON

J'oubliais encore un Limousin, dont l'esprit est assez matériel pour servir de corps en un besoin.

225

PLUTON

Fais-les entrer selon le rang qu'ils auront à la porte. Radamante, prends le rôle pour écrire le nom des complaignants. Ça, qui est celle-ci ?

SCÈNE V

La Précieuse, Caron, Pluton, Molière, Minos, Radam.

CARON

Vous l'allez reconnaître à son langage.

LA PRÉCIEUSE

Grand Monarque des sombres habitations, plaise aux destins que vous prêtiez attentivement le sens auriculaire de votre Justice aux éloquentes

230

articulations de nos clameurs, et que par le triste visage de notre âme vous puissiez être pénétré de nos unanimes sentiments.

PLUTON

Quel langage est-ce là ?

CARON

C'est le franc précieux.

235

PLUTON

Voilà un beau jargon, vraiment. Écoutons.

LA PRÉCIEUSE

La surprenante horreur de notre accablement coûtera, sans-doute, quelque égarement à la grandeur de votre âme. Vous voyez à vos genoux une addition de Précieuses qui vous en représente le Corps, pour faire pencher en leur faveur l'équilibre de votre Justice contre le matériel échappement de ce chronologiste scandaleux. Bien que la vengeance ne soit pas d'une âme du premier Ordre, lorsque l'outrage a pris le vif, c'est une faiblesse de se laisser aller aux tendres émulations d'une pitié séduite par les vaines erreurs de l'ostentation.

240

PLUTON

Ma foi, je n'y entends goutte.

245

LA PRÉCIEUSE

La férocité de cet esprit sauvage a si bien donné la chasse au gibier de notre éloquence, que l'indigestion de nos pensées n'ose plus trouver le supplément de nos expressions. Il nous a si bien atteintes du crime d'absurdité, que nous en paraissions presque convaincues partout le pié-

destal du bas-monde. Pardonnez, grand Monarque, si j'ose vous parler si²⁵⁰
vulgairement, et si toutes nos pensées ne sont pas revêtues
d'expressions nobles et vigoureuses.

PLUTON

Hé, il n'y a point de mal à cela ; au contraire, on ne se pique pas ici de
beau langage. Dites un peu naturellement votre affaire, car foi de Dieu
d'ici-bas je n'y ai rien compris encore.

255

LA PRÉCIEUSE

Se peut-il faire que votre noire Majesté ait la forme si enfoncée dans la
matière ?

PLUTON

Ma foi, je ne vous entends pas.

LA PRÉCIEUSE

Quoi ! La dureté de votre compréhension ne peut être amollie par le
concert éclatant des rares qualités de vos vertus sublimes ?

260

PLUTON

Je ne sais ce que c'est que tout cela, mais j'aurai soin de vous rendre jus-
tice. Passez sur les ailes de mon trône.

LA PRÉCIEUSE

Quoi, Monarque enfumé ! Vous répandrez de vos propres bontés sur le
gémissment de nos altercations ?

PLUTON

Cela se pourra bien ; mais laissez-nous un peu travailler à d'autres jugements. Minos, écris-la sur le rôle, et me fais ressouvenir de tout ce qu'elle a dit. Allons, que répons-tu à cette accusation ? ²⁶⁵

MOLIÈRE

Rien, et cette matière est indigne de moi.

PLUTON

Hé bien, que quelqu'autre entre donc, on jugera tout ensemble.

CARON

Allons, que le plus proche de la porte vienne.

270

SCÈNE VI

Le Marquis, Caron, Pluton, Minos, Radamante, Molière.

PLUTON

Ça, qui est celui-ci ?

(à Molière sur un ton de fausset)

LE MARQUIS *(à Molière sur un ton de fausset)*

Ah parbleu ! Mon petit Monsieur, je suis bien-aise de vous trouver ici.

MOLIÈRE

Qui es-tu, toi, pour me parler ainsi ?

LE MARQUIS

Je suis un de ces Marquis, mon ami, que vous tournez en ridicule.

275

MOLIÈRE

Et où sont les grands canons que je t'avais donnés ?

CARON

Ils sont restés à la porte, qui était trop étroite pour les faire passer.

PLUTON

Çà, que demandez-vous ?

LE MARQUIS

Je demande justice pour mes rubans, mes plumes, ma perruque, ma calèche, et mon fausset, qu'il a joués publiquement.

280

PLUTON

Que réponds-tu ?

MOLIÈRE *(chagrin)*

Rien.

PLUTON

Aux autres ; passez, on vous jugera à loisir.

CARON *(à l'entrée de la porte)*

Arrêtez donc, vous n'entrerez pas.

PLUTON

Qu'est-ce ?

285

CARON

C'est le plus fâcheux de tous nos morts. Un Chasseur qui s'est cassé la tête sur son cheval Alezan, et qui ne parle à tout le monde que de gaulis, de gigots, de pieds, de croupe, et d'encolure.

PLUTON

Fais donc venir qui tu voudras. Je commence à me lasser de tout ceci.

CARON

Entrez, vous.

290

PLUTON

Çà, qu'est-ce encore que cette grosse ombre-ci ?

CARON

C'est l'Ombre d'un Cocu.

PLUTON

L'Ombre d'un Cocu ? Il faut que ce soit un furieux corps ! Parle, que veux-tu ?

SCÈNE VII

Le Cocu Imaginaire, Molière, Pluton, Caron, Minos, Radamante.

295

LE COCU

Vous voyez en ma seule Ombre tout le corps des cocus ; vous les voyez ici en moi, dis-je, affligés, outragés, et tout contrits des affronts publics que ce grand corps a reçus depuis que malicieusement cet ennemi juré de notre repos nous a rendus le jouet de tout le monde. Il n'est presque aucun mari qui n'ait senti les traits piquants de sa Satire ; et depuis qu'il s'est mêlé d'annexer le cocuage à de certains maris, il se voit peu de fa-³⁰⁰ milles où l'on ne soit persuadé de trouver des cocus de père en fils. Ce soupçon outrageant est devenu par son moyen comme un titre de mai-son ; et il en a excepté si peu de gens, que si je ne parle pour tout le monde, il ne s'en faut guère du moins. Voila de quoi se plaint notre illustre corps, qui avant sa scandaleuse médisance vivait dans l'état de³⁰⁵ la première innocence. Chacun vivait content de sa petite réputation ; le scandale ne régnait point publiquement comme il fait ; et si l'on avait le malheur d'être cocu, on avait du moins la douceur de l'être en son petit particulier. Mais depuis qu'il a dévoilé les mystères secrets, ce n'est plus³¹⁰ partout qu'une gorge chaude des pauvres maris. On en va à la mou-
tarde, et plusieurs honnêtes gens même ont pris en dot le titre de cocus en signant leur contrat de mariage. Si la discrétion des notaires n'était grande, quelqu'un de ces Messieurs en pourrait parler avec beaucoup de sûreté. Voilà le désordre et le dérèglement qu'il a mis en l'autre monde,³¹⁵ dont nous demandons en celui-ci justice, vengeance, et réparation.

PLUTON À MOLIÈRE

Qu'avez-vous à dire là-dessus ?

MOLIÈRE

Rien ; je passe condamnation pour les cocus, et j'ai trop mal réussi dans cette affaire pour me pouvoir défendre. Quelque soin que j'aie pris de faire horreur du cocuage, j'avoue de bonne-foi que c'est un vice dont je n'ai pu corriger mon siècle. ³²⁰

PLUTON

Minos, mets-le sur le Rôle. Allez, on va vous écrire. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

SCÈNE VIII

Caron, Pluton, Molière, Minos, Radamante.

CARON

Je ne sais d'où nous est venue encore une plaisante espèce d'Ombre : ³²⁵
mais je crois, si l'on pouvait trépasser deux fois, qu'elle ferait mourir de rire tous les morts d'ici-bas.

PLUTON

Comment donc ?

CARON

Elle rit de tout, et ne s'afflige de rien, pas même d'être venue ici à la fleur de son âge. ³³⁰

PLUTON

Cela est de bon sens ; y venir tôt ou tard, c'est toujours y venir ; et comme l'usage de la mort est un peu de durée, on fait bien de s'y accoutumer de bonne heure. Mais qui est-elle, cette Ombre ?

CARON

Ce n'est qu'une servante.

PLUTON

N'importe, fais-la entrer, il faut entendre tout le monde.

335

CARON

Allons, la Rieuse, entrez.

SCÈNE IX

Nicole, Pluton, Molière, Minos, Radam, Caron.

MOLIERE

Ah ! C'est Nicole.

NICOLE *(riant à gorge déployée)*

Hé, oui, c'est moi. Quand j'ai appris que vous étiez ici, par ma figue, ai-je dit en moi-même, il faut que j'aïlle voir ce pauvre Homme qui m'a tant fait rire en l'autre Monde.

340

MOLIERE

Tu es donc bien-aise d'être en celui-ci, Nicole, puis que tu ris si fort ?

NICOLE

C'est que vous m'avez appris à me moquer de tout : et puis franchement je ne suis pas trop fâchée d'être ici, et je ne trouve pas que la mort soit si dégoûtante que l'on se l'imagine.

345

PLUTON

Et d'où vient que tu t'accommodes si aisément d'une chose que les hommes trouvent si peu aimable ?

NICOLE

C'est que je ne me souciais guère de vivre.

PLUTON

Quoi ! Tu n'étais pas bien-aise de voir la lumière ?

NICOLE

Non, car je ne faisais tous les jours que la même chose, dormir, boire, et manger ; et il me semble que le plaisir de la vie est de changer quelque-
fois. À cette heure, voulez-vous que je vous dise, il y a une certaine éga-
lité parmi les morts qui ne me déplaît pas. Je ne vois personne ici qui
soit plus grand Seigneur l'un que l'autre ; et j'ai pensé étouffer de rire
quand j'ai rencontré en venant mille sortes de gens qui se désespé-
raient. Un riche banquier pâle et maigre, qui endévait de s'être laissé
mourir de faim. Un Amoureux qui s'est tué pour une maîtresse qui ne
l'aimait point. Un Alchimiste qui enrageait d'avoir passé sa vie en fu-
mée ; mais, entre-autres choses, des Dames qui pleuraient de me voir
assise auprès d'elles. D'autres qui s'affligeaient de n'avoir plus de toi-
lètes, de miroirs, et de petites boîtes. Il n'y a rien de plus plaisant que
de les voir sans rouge, sans mouches, et sans cheveux ; avec leur grand
front chauve, leurs yeux creusés, et leurs joues décharnées ; vous les

350

355

360

prendriez pour des carême-prenants. Enfin la plus belle et la plus laide se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

365

PLUTON

Il n'est pas question de cela. Qu'avez-vous à dire contre l'accusé ?

NICOLE

Moi ? Par ma figue, je n'ai rien à dire contre lui, c'est une bonne Ombre ; et tenez, Monsieur Pluton, c'est peut-être la meilleure pièce de votre sac.

PLUTON

Que voulez-vous donc ?

370

NICOLE *(riant)*

Monsieur, je viens vous prier...

PLUTON

Hé ?

NICOLE *(riant)*

Je viens vous prier, Monsieur...

PLUTON

Et là, dites donc ?

NICOLE *(riant toujours)*

Je viens vous prier, Monsieur... de me... laisser... de me laisser... de me laisser...

375

PLUTON *(la contrefaisant)*

Et moi, ma Mie, je vous prie de nous laisser... de nous laisser... de nous laisser... de nous laisser en repos, s'il vous plaît.

NICOLE *(éclatant de rire)*

Monsieur, je vous prie... S'il vous plaît... De m'accorder le plaisir... Le plaisir de rire tout mon saoul, de vous, et de votre royaume.

380

PLUTON

Ôtez-moi cette impudente. Qu'est-ce encore ? Je n'en veux plus entendre ; qu'on me laisse en repos ; l'audience est finie, et je vais prononcer.

CARON

Hé, c'est l'Ombre de Pourceaugnac, ce brave Limousin ; elle n'a qu'un mot à vous dire.

385

PLUTON

Hé bien, qu'il entre. Ah quelle peine ! Ne sera-ce jamais fait ?

SCÈNE X

Pourceaugnac, Pluton, Molière, Minos, Radam, Caron.

POURCEAUGNAC

Grand Roi des Morts, vous me voyez ici, Député de la part de tous les Limousins trépassés, qui vous demandent qu'il leur soit permis ajourner cette Ombre, leur partie, par-devant vous, à trois jours, pour se voir condamner à réparation d'honneur envers les Pourceaugnacs passés,

390

présents, et futurs, tant des affronts reçus, que de ceux qu'ils recevront.
À quoi je conclus.

PLUTON (à Molière)

Répondez.

MOLIÈRE

Hé Monsieur de Pourceaugnac ! Quel sujet avez-vous de vous plaindre ³⁹⁵
de moy ? Si vous preniez bien les choses, ne me loueriez-vous pas, au
lieu de me blâmer, d'avoir rendu votre nom aussi célèbre que j'ai fait ?
Car dites-moi un peu ; ne vous ai-je pas déterré du fond du Limousin, et
à force de tourmenter ma cervelle, ne vous ai-je pas amené dans la plus
illustre Cour du Monde ? Raisonnons un peu de bonne foi ; ne m'avez-
vous pas quelque obligation de vous avoir fait faire un si beau voyage ? ⁴⁰⁰

POURCEAUGNAC

Hé... Oui.

MOLIÈRE

N'est-ce pas moi qui vous ai fait connaître ?

POURCEAUGNAC

D'accord.

MOLIÈRE

Ne vous a-t-on pas vu avec beaucoup de plaisir ?

405

POURCEAUGNAC

Cela est vrai, car chacun riait dès qu'on me voyait.

MOLIÈRE

Vous a-t-on jamais banni des lieux publics ?

POURCEAUGNAC

Au contraire, on y donnait de l'argent pour me voir.

MOLIÈRE

Et enfin n'ai-je pas rendu votre nom immortel pour tout votre royaume ?

410

POURCEAUGNAC

Et comment immortel ?

MOLIÈRE

Comment ? Hé dès qu'il arrive en France quelqu'un qui ait tant-soit-peu votre air, de vos gentillesse, et de vos petites façons de faire, fût-ce un Prince, ne dit-on pas, voila un vrai Pourceaugnac ? Et n'est-ce pas un honneur considérable pour vous, et pour votre province, que votre nom quelquefois puisse servir d'une qualité aux gens de la plus haute naissance ?

415

POURCEAUGNAC

Il a quelque raison au fond.

MOLIÈRE

Hé, prenons toujours les choses du bon côté ; n'allons point envenimer les intentions, et croyons tout à notre avantage : je n'ai jamais rien fait qu'à votre honneur et gloire, et serais bien fâché, Monsieur de Pourceaugnac, que les choses eussent tourné autrement.

420

POURCEAUGNAC

Ma foi, après tout, je pense en effet que j'ai tort de m'être fâché contre lui. Qui diantre sont les sottos Ombres aussi qui s'avisent de me mettre des fariboles dans la tête ? Allez, vous êtes des bêtes : Monsieur est une honnête Ombre, qui a pris la peine de me faire connaître, et vous ne savez pas prendre les choses du bon côté. Monsieur, je suis fâché de tout ceci, et je vous demande pardon pour les Ombres de Limoges. Je suis votre valet, tout à vous, votre serviteur, et votre ami. Je vais chercher mon cousin l'assesseur, et mon neveu le chanoine, afin que nous buvions ensemble quelques verres d'oubli, pour ne nous plus souvenir du passé.

MOLIERE

Adieu, Monsieur de Pourceaugnac.

PLUTON

Messieurs, il est tard, et je vais lever le siège.

SCÈNE XI

Madame Jourdain, Pluton, Molière, Caron, Radam, Minos.

MADAME JOURDAIN TOUT ESSOUFFLÉE

Justice, justice, justice, justice, justice.

PLUTON

Qui est-ce encore ici ? Je ne veux plus entendre personne, et je suis las de tant d'impertinentes plaintes. Pourquoi l'as-tu laissée entrer ?

CARON

Elle a forcé la porte.

PLUTON

Prends donc bien garde aux autres, et qu'il n'en entre plus. Je n'ai jamais vu tant de canailles en un jour. Ça, que demandez-vous ?

440

MADAME JOURDAIN *(d'un air chagrin et brusque)*

Ce que je n'aurai pas.

PLUTON

Que vous faut il ? Hé ?

MADAME JOURDAIN

Il me faut ce qui me manque.

PLUTON

Quelle nouvelle espèce est-ce encore ici ? Dites-nous donc ce que vous avez ?

445

MADAME JOURDAIN

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si je ne l'ai pas enflée.

MOLIÈRE

Ah ! C'est Madame Jourdain, je la reconnais : et comment êtes-vous ici, Madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN

Sur mes pieds comme une oie.

450

PLUTON

Ah quelle femme !

MOLIÈRE

Vous venez vous plaindre de moi, n'est-ce pas, Madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN

Ça non ; j'aurais beau me plaindre, beau me plaindre j'aurais.

PLUTON

Encore ?

MOLIÈRE

Madame Jourdain est un peu en courroux.

455

MADAME JOURDAIN

Oui, Jean Ridoux.

PLUTON

Courage. Hé bien, qu'avez-vous à me dire ?

MADAME JOURDAIN

Oui, qu'avez-vous à me frire ?

(Pluton se lève de son tribunal.)

PLUTON

Diable soit la Masque ; Que l'on me l'ôte d'ici, et que d'aujourd'hui personne ne me parle. Je suis las de tous ces extravagants, et me voilà dans une colère que je ne me sens pas. Qu'est-ce encore ? Qu'y a-t-il ? Que veut-on ? Serai-je toujours troublé, persécuté, accablé d'affaires ? Hé, quelle misère est-ce ci ? A-t-on jamais vu un Dieu plus fatigué que moi ?

460

SCÈNE XII

Caron, Pluton, Minos, Radam.

465

CARON

Grand Roi...

PLUTON *(marchant en colère)*

Non, je crois que tout cet embarras me fera renoncer à mon Empire.

CARON

Ce sont...

PLUTON

Quoi, sans repos !

CARON

Il y a...

470

PLUTON

Sans plaisir !

CARON

Ce sont...

PLUTON

Sans relâche ! Non, je ne veux plus rien entendre. Que tout soit renversé, bouleversé, sans-dessus-dessous, je n'écoute personne ; Qu'on ne m'en parle plus.

475

CARON

Ce sont des médecins qui viennent d'arriver, et qui voudraient vous demander un moment d'audience.

PLUTON

Des ?

CARON

Des Medecins.

PLUTON COURANT SE REMETTRE SUR SON TRIBUNAL

Des médecins ! Ho ! qu'on les fasse entrer : ce sont nos meilleurs Amis ;⁴⁸⁰ qu'ils viennent, qu'ils viennent. D'honnêtes gens, à qui je dois trop pour leur rien refuser. Ils ont augmenté le nombre de mes sujets, et je leur en dois sans doute une ample reconnaissance. Mais les voici.

SCÈNE XIII

Quatre Médecins, Pluton, Radam, Minos, Molière, Caron.

MOLIÈRE

Ha, voici de mes gens. Écoutons-les parler, et puis nous répondrons.

485

PLUTON

Messieurs, soyez les bienvenus. Vous visitez un Prince qui vous honore fort ; je sais toutes les obligations que je vous ai, et que dans ce vaste Empire des Morts vous pouvez vous vanter avec raison d'y avoir aussi bonne part que moi : Aussi en revanche de tout vos bons et fidèles services, je ne prétends pas vous rien refuser. Demandez seulement.

490

PREMIER MÉDECIN

Grand Monarque des Morts, vous voyez ici la fleur de vos plus fidèles pensionnaires.

(bredouillant)

SECOND MÉDECIN *(bredouillant)*

Jamais nous n'avons laissé échapper la moindre occasion de vous donner des marques de notre obéissance et fidélité.

PLUTON

J'en suis persuadé. L'opium, l'émétique, et la saignée, m'ont rendu témoignage que vous m'avez fidèlement servi.

495

TROISIÈME MÉDECIN

Nous avons fait notre devoir.

PLUTON

Beaucoup de gens sont venus ici de votre part, qui m'en ont assuré.

QUATRIÈME MÉDECIN

C'est avec plaisir que l'on sert un si grand Monarque.

PLUTON

Je vous suis obligé, et j'ai bien de la joie de vous voir. Ce n'est pas que
vous ne m'eussiez été encore un peu nécessaires là-haut, et j'ai eu 500
quelque chagrin quand les Parques m'ont dit que vous veniez ici : mais
je m'en suis néanmoins consolé lorsque j'ai appris que vous aviez laissé
de grands enfants qui savaient assez bien leur métier, et que même il
était déjà venu ici quelques morts de leurs amis, qui en avaient fait une 505
expérience fort raisonnable. Mais que souhaitez-vous de moi ?

TROISIÈME MÉDECIN

Nous venons vous demander justice d'un téméraire qui prétend traiter
la médecine d'imposture, et de charlatanerie.

PLUTON

C'est donc quelqu'un qui la connaît ?

QUATRIÈME MÉDECIN

C'est une rage sans fondement, une simple avidité de tout satiriser, et
une animosité envenimée par la seule envie d'écrire, et de former des 510
cabales contre nous.

MOLIÈRE (à part)

Je vous confondrai dans peu, superbes imposteurs.

TROISIÈME MÉDECIN

Il s'est même déjà glissé jusques dans ces lieux une médisance secrète qui nous regarde. Tous les morts semblent se liguer contre nous ; il leur échappe des satires piquantes, et des injures calomnieuses contre les médecins ; et nous venons ici, Grand Monarque, vous remontrer humblement, de la part de notre Illustre Corps, de quelle importance il est, pour l'accroissement de votre Empire, que vous réprimiez l'audace et l'insolence de tous ces morts.

515

520

PLUTON

On apprendra à vivre à ces morts-là. J'entends et je pretends qu'on vous regarde comme les plus fermes appuis de mon État. Mais qui sont ces morts-là qui ont l'impudence d'aller gâter vostre métier ? Nommez, nommez-les moi ; j'en veux faire un bon exemple.

QUATRIÈME MÉDECIN

C'est un nombre infini de petits esprits qui se sont laissés emporter au torrent, et qui n'ont poussé leur plainte que comme les échos qui répètent les peines des autres sans les avoir senties. Mais c'est à l'auteur de nos maux que nous en voulons ; c'est à celui qui comme un nouveau Caton, s'est venu déchaîner contre nous et qui, après le mépris évident qu'il a fait de notre illustre corps, a poussé son audace encore jusqu'à nous tourner en ridicules ; en nous rendant la fable et la risée du public. C'est cette Ombre, en un mot, cet insolent fléau de notre faculté, dont nous vous demandons une vengeance authentique.

525

530

PLUTON

Répondez.

MOLIÈRE

C'est donc à moi à qui vous en voulez, Messieurs ? Vous demandez vengeance du mépris que j'ai fait de votre illustre corps : Je vous ai tourné en ridicules, je vous ai rendus la fable et la risée du Public ? Hé bien, il faut vous répondre, et tracer plus naturellement vos traits, afin de vous bien faire connaître. Pluton, je jure ici par le respect que je te dois, que ce n'est point contre ce grand art de la médecine que je prétends me déchaîner. J'en adore l'étude, j'en révère la judicieuse pratique, mais j'en abhorre et déteste le pernicious et méchant usage qu'en font par leur négligence des fourbes ignorants, que la seule robe fait appeler médecins ; et ce n'est qu'à ceux qui abusent de ce nom que je vais répondre.

PLUTON

Ah ! Voici une conversation raisonnable celle-ci.

MOLIÈRE

Imposteurs ! Qui peut mieux prouver votre ignorance, et l'incertitude de vos projets, que vos contrariétés perpétuelles ? Vous trouvez-vous jamais d'accord ensemble ? Et jusqu'à vos moindres Ordonnances, a-t-on jamais vu un médecin suivre celle de l'autre, sans y ajouter ou diminuer quelque chose ? Quant à leurs opinions, elles sont encore plus différentes que leurs pratiques. Les uns disent que la cause des maux est dans les humeurs ; les autres dans le sang. Quelques-uns, par un pompeux galimatias, l'imputent aux atomes invisibles, qui entrent dans les pores. Celui-ci soutient, que les maladies viennent du défaut des forces corporelles : celui-là, qu'elles procèdent de l'inégalité des éléments du corps, et de la qualité de l'air que nous respirons, ou de l'abondance, crudité, et corruption de nos aliments. Ah que cette diversité d'opinions marque bien l'ignorance des médecins ; mais encore plus la faiblesse ou la témérité des malades qui s'abandonnent aux agitations de tant de vents contraires !

PLUTON *(aux médecins)*

Messieurs, hé ?

MOLIÈRE

Ce qu'ils ont de plus unanime dans leur école, et où ils s'entendent le mieux, c'est que tous tant qu'ils sont vous assurent que dans la composition d'une médecine, une chose purge le cerveau, celle-ci échauffe l'estomac, celle-là rafraîchit le foie, et font partir un breuvage à bride abattue, comme si dans ce mélange chaque remède portait son étiquette, et que tous n'allassent pas ensemble séjourner au même lieu. Il faut que ces Messieurs soient bien assurés de l'obéissance et de la sagesse de leurs drogues : car enfin, si par mégarde l'une allait prendre le chemin de l'autre, et que la partie qui doit être échauffée vint par méprise à être refroidie, voyez un peu où le pauvre malade en serait !

565

570

PLUTON

Messieurs, hé ?

MOLIÈRE

Mais quoi, les imposteurs abusant de l'occasion, usurpent effrontément une autorité tyrannique sur de pauvres âmes affaiblies et abattues par le mal, et par la crainte de la mort. Il prennent si bien leur avantage de nos faiblesses, que de notre aveu même, dans ce dangereux moment, ils hasardent effrontément aux dépens de nos vies toutes les épreuves que leur suggèrent leurs ambitieuses imaginations. Les scélérats osent tout tenter, sur cette confiance que le Soleil éclairera leurs succès et que la Terre couvrira leurs fautes.

575

580

PLUTON

Messieurs, hé ?

MOLIÈRE

Il me souvient ici, avec quelque douleur, de la faiblesse d'un de mes amis qui s'était sottement confié par leurs noires séductions à l'expérience d'un remède. Deux heures après l'avoir pris, le médecin qui l'avait ordonné, lui en vint demander l'effet, et comment il s'en était trouvé. J'ai fort sué, lui répondit le malade. Cela est bon, dit le médecin. 585
Trois heures en suite, il lui vint demander comment il s'était porté depuis. J'ai senti, dit le Patient, un froid extrême, et j'ai fort tremblé. Cela est bon, suivit le charlatan. Et sur le soir, pour la troisième fois, il revint s'informer encore de l'état où il se trouvait. Je me sens, dit le Malade, 590
enfler partout, comme d'hydropisie. Tout cela est bien, répondit le bourreau. Le lendemain j'allai voir ce pauvre Malade ; et lui ayant demandé en quel état il était : Hélas ! Mon cher ami, dit-il, en rendant le dernier soupir, à force d'être bien, je sens que je me meurs. Ah ! M'écriai-je alors tout percé de douleur, qu'heureux sont les animaux que la simple 595
nature sait guérir sans le secours de leur consultations ! Que l'être brutal serait à souhaiter, quand on devient malade ! Mais aussi qu'il serait à craindre, s'il se trouvait autant de médecins parmi les bêtes, que de bêtes parmi les médecins !

PLUTON

Messieurs ?

600

MOLIÈRE

Qu'ils se plaignent maintenant de moi, et que ton équité, Grand Monarque, paraisse dans tes jugements.

SCÈNE DERNIÈRE

Caron, Les Ombres, Pluton, Radam, Minos, Molière.

CARON

Oh ! Je n'y puis plus tenir. Depuis que je conduits la barque, je n'ai jamais tant vu de morts pour un jour ; et si vous n'y venez donner ordre, je ne sais pas ce que nous en ferons. 605

PLUTON

Comment ? Nous avons donc bien des gens ?

CARON

Tout crève à la porte.

PLUTON

Puisque nous avons tant de morts ici-bas, il faut qu'il y ait encore bien des médecins là-haut. Mais qu'ils attendent à un autre jour, je ne juge d'aujourd'hui, et voici ma dernière sentence. Retirez-vous un peu, que je prenne les opinions. Minos, qu'en dis-tu ? 610

MINOS

Moi ? Que cette Ombre est de bon sens, et qu'elle mérite bien quelque jugement avantageux.

RADAMANTE

Il n'y a qu'honneur à juger en sa faveur. 615

PLUTON

J'en demeure d'accord ; mais aussi les obligations que nous avons à ces messieurs m'embarrassent ; et je crois qu'un arbitrage conviendrait mieux à cette affaire qu'un jugement dans les formes. Ne trouvez-vous point à propos de leur proposer un accommodement ?

MINOS

Hé, oui-da ; car il est vrai que nous avons quelque mesure à garder avec la Faculté. 620

RADAMANTE

Je suis de cet avis.

PLUTON

Je m'en vais leur parler. Ça, Messieurs ; Qu'est-ce ? N'y a-t-il pas moyen de vous rapatrier ? Je vois de part et d'autre que les raisons peuvent subsister ; d'accord ; mais à les bien peser, entre nous, la balance penchera de son côté ; et sans l'alliance jurée entre nous, franchement, 625
Messieurs, vous seriez tondus. C'est pourquoi si vous m'en croyez, tâchez de vous accommoder ensemble ; et pour faciliter l'affaire, j'aime mieux relâcher de mes intérêts, et consentir que vous m'en envoyiez quelques millions de morts moins qu'à votre ordinaire. 630

LES MÉDECINS

Quoi ! Notre ennemi juré ? Non, non...

PLUTON

Ho, ho, Messieurs, si vous n'êtes contents, prenez des cartes. J'y perds plus que vous, et si je ne me plains pas.

LES MÉDECINS

Quoi, Pluton...

PLUTON

Quoi ! Vos Ombres téméraires m'osent répliquer, moi, qui puis vous
faire évanouir d'un souffle seulement ?

635

LES MÉDECINS

Nous demandons justice, justice.

(Le carillon se fait.)

PLUTON

Mais il est temps de prononcer En quel endroit je dois placer Ton
Ombre avecque ta mémoire. Que la Postérité t'en choisisse le lieu ; Et
tandis qu'elle ira travailler à ta Gloire, Entre Térence et Plaute occupe le
milieu. Encore ? Ah je m'en vais souffler. Fu, fu.

640

CARON

Messieurs, Pluton se va coucher ; son Bonnet de nuit l'attend ; Vous
avez ouï la retraite. Bonsoir.